

# Le Chat Murr 88

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

NOVEMBRE 2023 ISSN 2431-1979

## LETTRES FRANÇAISES

### Et si vous lisiez Maurice Barrès ?

Il y a un siècle, le 4 décembre 1923, mourait Maurice Barrès, écrivain et homme politique, dont l'œuvre littéraire ne semble plus aujourd'hui soulever beaucoup d'enthousiasme, et c'est à peine si son nom évoque encore... quelqu'un. Une petite enquête dans plusieurs librairies m'a permis de constater qu'il était en effet ce « grand inconnu » dont parle éloquemment Emmanuel Godo<sup>1</sup> dans sa biographie de l'auteur du *Jardin de Bérénice*. Si je ne suis pas venu facilement à Maurice Barrès, il y a bien des raisons, et la première d'entre elles est son antisémitisme. Je l'ai un peu lu quand j'étais lycéen et étudiant, mais il n'a jamais occupé dans mon panthéon littéraire la place que je donne à son ennemi le plus intime, je veux parler d'André Gide qui à propos des *Déracinés* répondait narquoisement à son auteur en 1897 : « Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? <sup>2</sup> » Emmanuel Godo a raison de souligner qu'« on ne comprend pas Barrès si on n'entend pas, au cœur même de ses préoccupations politiques les plus virulentes, ce contrepoint : le désir de fuite, le sentiment que la vraie vie est ailleurs, qu'un autre destin l'attend quelque part, cet *anywhere out of the world* que Baudelaire a nommé comme l'horizon, aussi fascinant qu'irritant, de la vie moderne <sup>3</sup> ».

LIRE PAGE 2



Maurice Barrès

Noël Dorville (1874-1938) – Musée Carnavalet (Paris)

**Edgar Degas,  
photographe et... poète**

LIRE PAGES 2-3

## CHINE

**En relisant le roman des  
Trois Royaumes**

LIRE PAGES 3-4

# Et si vous lisiez Maurice Barrès ?

Je ne sais pas si l'on peut dire comme René Benjamin (1885-1948) dans un livre, *Le Soliloque de Maurice Barrès*, publié peu de temps après la mort de l'écrivain, que Maurice Barrès fut « un peu de divin prêté aux hommes<sup>4</sup> », mais après avoir (re)lu au cours de l'été dernier *Le Jardin de Bérénice, Du Sang, de la Volupté et de la Mort, La Colline inspirée, Colette Baudoche* et *Le Mystère en pleine lumière*, je comprends mieux l'hommage que lui a rendu en son temps le lauréat du prix Goncourt 1915 : « Nous connaissons de grands hommes, qui ne sont pas de grands esprits... Son intrépide pensée lui valut ces deux titres.<sup>5</sup> » Sans doute est-il difficile, comme le constate Emmanuel Godo, « de tenir ensemble tous les fils de la vie et de l'œuvre de Barrès, tant ils sont nombreux, étroitement liés et féconds dans leur nouement même<sup>6</sup> ». En soulignant qu'il « souffre la comparaison avec celle des plus grands musiciens de notre langue, Bossuet, Fénelon, Chateaubriand, Proust<sup>7</sup> », Emmanuel Godo n'exagère pas. Ne manquons pas cette invitation à (re)lire Maurice Barrès.

## Jeanne, « cette fée dont nous avons fait une sainte »

Extrait de Maurice Barrès, « L'enfance de Jeanne d'Arc », *Le Mystère en pleine lumière*, Plon, 1926, p. 189-190

A Domremy, nous sommes enveloppés dans la vapeur de mystère où Jeanne se forma. Nous voyons agir en elle, à son insu, les vieilles imaginations celtiques. Le paganisme supporte et entoure cette sainte chrétienne. La Pucelle honore les saints : mais, d'instinct, elle préfère ceux qui abritent, sous leurs vocables, les fontaines fées. Les diverses puissances religieuses éparses dans cette vallée meusienne, à la fois celtique, latine et catholique, Jeanne les ramasse et les accorde, dût-elle en mourir, par un effet de sa noblesse naturelle.

Fontaines druidiques, ruines latines et vieilles églises romanes, c'est un beau concert, là-bas, dont je ne sais rapporter qu'un trop froid compte rendu. Toute cette nature écartée ranime en nous l'amour d'une cause perdue dont Jeanne est le type idéal. Sous nos yeux, à

Domremy, elle se meut dans les soins de la terre et puis s'élève à son vrai rang dans notre ciel. Autant que nous aurons un cœur celtique et chrétien, nous ne cesserons d'aimer cette fée dont nous avons fait une sainte.



Maurice Barrès à Compiègne le 18 juin 1913 BnF

1. Emmanuel Godo, *Maurice Barrès, le grand inconnu*, Tallandier, 2023. 2. André Gide, « À propos des *Déracinés* », *Œuvres complètes d'André Gide*, II, NRF, 1933, p. 437. 3. Emmanuel Godo, *op. cit.*, p. 194. 4. René Benjamin, *Le Soliloque de Maurice Barrès*, Arthème Fayard & C<sup>ie</sup>, 1924, p. 193. 5. *Ibid.*, p. 187. 6. Emmanuel Godo, *op. cit.*, p. 405. 7. *Ibid.*, p. 15.

## Edgar Degas, photographe et... poète

Une exposition à la Bibliothèque nationale de France, *Degas en noir et blanc*, a dernièrement attiré l'attention du public sur la passion d'Edgar Degas pour la photographie : « En quelques mois, pendant l'année 1895, il prit une soixantaine de photographies qui constituent l'essentiel de sa production dans ce domaine.<sup>1</sup> » Un peu plus tôt, au cours des années 1889-1890, il s'était tout aussi passionnément entiché d'écrire des sonnets. Paul Valéry, reconnaissant qu'il y avait en lui un homme de lettres, rapporte dans *Degas Danse Dessin* une amusante anecdote qui témoigne de l'engouement temporaire de l'artiste pour la création littéraire :

Un jour, m'a-t-il conté, dînant chez Berthe Morisot avec Mallarmé, il se plaignit à lui du mal extrême que lui donnait la composition poétique : « Quel métier ! cria-t-il, j'ai perdu toute ma journée sur un sacré sonnet, sans avancer d'un pas... Et cependant, ce ne sont pas les idées qui me manquent... J'en suis plein... J'en ai trop... »

Et Mallarmé, avec sa douce profondeur : « Mais, Degas, ce n'est point avec des idées que l'on fait des vers... *C'est avec des mots.*<sup>2</sup> »

Stéphane Mallarmé et Auguste Renoir  
photographiés par Edgar Degas  
le 16 décembre 1895



« La phrase s'élançait, légère, mobile, variée dans son rythme, avec des brusqueries voulues, des repentirs et de nouveaux départs comme la ligne nerveuse et ténue qui circonscrit une forme, qui fixe une construction, qui décrit une arabesque.<sup>3</sup> » C'est à l'auteur de ces lignes, Jean Nepveu Degas (1911-1965), critique dramatique, secrétaire général et bibliothécaire de la Comédie Française, que l'on doit la publication en 1946 de *Huit Sonnets* d'Edgar Degas. On ne s'étonnera pas que notre peintre et... poète emprunte les sujets de ses sonnets à des thèmes qui lui sont familiers dans le domaine du dessin ou de la peinture.

Elle danse en mourant, comme autour d'un roseau,  
D'une flûte où le vent triste de Weber joue ;  
Le ruban de ses pas s'entortille et se noue,  
Son corps s'affaisse et tombe en un geste d'oiseau.

Sifflent les violons. Fraîche, du bleu de l'eau,  
Silvana vient, et là, curieuse s'ébroue.  
Le bonheur de revivre et l'amour pur se joue

Sur ses yeux, sur ses seins, sur tout l'être nouveau,

Et ses pieds de satin brodent, comme l'aiguille,  
Des dessins de plaisir. La capricante fille  
Use mes pauvres yeux, à la suivre peinant.

Mais d'un signe toujours cesse le beau mystère :  
Elle retire trop les jambes en sautant :  
C'est un saut de grenouille aux mares de Cythère.

📖 1. Flora Triebel, « 1895. Année de passion photographique », *Degas en noir et blanc*, Bibliothèque nationale de France, 2023, p. 121. 2. Paul Valéry, *Degas Danse Dessin, Œuvres*, tome II, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 1208. 3. Edgar Degas, *Huit Sonnets*, préface de Jean Nepveu Degas, La Jeune Parque, 1946.

## En relisant le roman des Trois Royaumes

### 曹操 Cao Cao, soldat et poète

La lecture du livre de Danielle Elisseeff, *Trois Royaumes, la Chine au III<sup>e</sup> siècle, un monde en convulsions*, m'a poussé à relire le formidable roman des Trois Royaumes écrit au quatorzième siècle par Luo Guanzhong. Sans doute le nom de Marc-Aurèle nous est-il plus familier que celui de Huandi, ce souverain chinois dont la fin de règne en 166 est assombrie par la révolte des Turbans jaunes qui donna naissance à cette période de l'histoire de la Chine connue sous le nom de Trois Royaumes. Elle s'étend sur l'ensemble du troisième siècle et correspond pour nous – je me réfère à l'histoire romaine – aux empereurs qui à partir d'Alexandre Sévère (222-235) se succèdent jusqu'à la mort de Probus assassiné en 282. La sinologue Danielle Elisseeff jette sur cette époque un regard nouveau grâce notamment aux développements de l'archéologie chinoise : « Pour un historien d'aujourd'hui, et non un dramaturge éclairant à la Shakespeare les dérives de nos passions, la période peut [...] paraître sinistre, voire repoussante. Pourtant elle montre comment se forment certains ressorts de la résilience, quelles

barrières géographiques et humaines s'opposent à l'*ubris* des conquérants... Bref, ce qui pousse une communauté humaine, oubliant ses morts, à résister aux tyrans et finir par se reconstituer.<sup>1</sup> »

J'ai choisi de m'intéresser à l'un des héros de l'époque, le fameux Cao Cao 曹操 (155-220). John Woo nous en a brossé un portrait saisissant dans un film retraçant un épisode malheureux de son histoire, la fameuse bataille de la Falaise rouge en 208 qui déboucha sur la partition de la Chine en trois royaumes, Wei, Wu et Chu. Luo Guanzhong au début de son roman *Les Trois Royaumes* raconte que lorsque, quelques années plus tôt, placé à la tête d'un corps de troupe composé de cinq mille hommes, il battait contre les Turbans Jaunes, « plus de dix mille rebelles furent décapités [...] en même temps qu'on s'emparait d'un butin prodigieux, de drapeaux, d'étendards, de crécelles, de tambours et de chevaux<sup>2</sup> ». Luo Guanzhong prête à notre seigneur de la guerre ce propos qui lui colle bien à la peau : « Bah ! [...], je préfère que ce soit moi qui commette l'injustice à l'encontre de tout l'Univers, plutôt que de

laisser tout l'Univers commettre une seule injustice contre moi.<sup>3</sup> » On retiendra avec Michèle Pirazzoli-t'Serstevens qu'il fut « avec une cruauté et un cynisme sans frein, un grand stratège, un rassembleur de talents, un homme d'État habile et, entre deux chevauchées, un poète<sup>4</sup> ».



« Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amour... » Cao Cao en connaissait un bout. Il savait trouver le repos du guerrier chez les femmes, et à peine lui avait-on signalé la présence d'« une jeune femme d'une beauté à cent pour cent parfaite » qu'il donnait des ordres pour qu'on la lui ramena « encadrée de soldats ». Et sans ambages il déclarait à la dame : « Mon plus cher désir [...] est de partager avec vous dès cette nuit la natte et l'oreiller<sup>5</sup> » ! Qu'en est-il de Cao Cao... poète ? Si Luo Guanzhong peut dire du fils aîné de Cao Cao, Cao Pei [Ts'ao P'ei], qu'« à l'âge de huit ans, déjà, [il] possédait un talent extraordinaire pour la littérature<sup>6</sup> », il semble moins élogieux à l'égard de Cao Cao en le laissant accuser par l'un de ses interlocuteurs de n'avoir pas lu le plus ancien recueil poétique de la Chine<sup>7</sup>, mais en poursuivant notre lecture des *Trois Royaumes* nous le découvrons bientôt, « ivre plus qu'à moitié », improvisant un chant au cours d'un banquet :

En présence du vin, il faut chanter,  
Car la vie de l'homme, que dure-t-elle ?  
On la peut comparer à la rosée du matin ;  
Des jours à passer, nous n'en comptons plus guère.<sup>8</sup>

On peut croire Jean-Pierre Diény, auteur d'un savant et remarquable ouvrage sur les poèmes de Cao Cao, quand il écrit que le poète « a montré la même souplesse, la même inventivité, qu'en politique ou à la guerre<sup>9</sup> ».

1. Danielle Elisseeff, *Trois Royaumes, la Chine au III<sup>e</sup> siècle, un monde en convulsions*, Passé composés/Humensis, 2023, p. 25. 2. Louo Kouan-Tchong [Luo Guanzhong], *Les Trois Royaumes*, traduction de Nghiêm Toan et Louis Ricaud, Flammarion, 1987, tome I, p. 13. Il existe une autre traduction par Chao-ying Durand-Sun, *L'Épopée des Trois Royaumes*, Éditions You Feng, 2006-2014. 3. *Ibid.*, p. 69. 4. Michèle Pirazzoli-t'Serstevens, Marianne Bujard, *Les dynasties Qin et Han*, Les Belles Lettres, 2017, p. 154. 5. Louo Kouan-Tchong, tome II, p. 23. 6. Louo Kouan-Tchong, tome III, p. 44. 7. Louo Kouan-Tchong, tome II, p. 156. Il s'agit du *Livre des Poèmes*, choix et traduction du chinois par Dominique Hoizey, Orphée/La Différence, 1994. 8. Louo Kouan-Tchong, tome IV, p. 45. Sur ce fameux poème voir Jean-Pierre Diény, *Les poèmes de Cao Cao*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, 2000 p. 108-117. 9. Jean-Pierre Diény, *op. cit.*, p. 214.